

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

C. FLAMMARION

Les sensations de l'aéronaute

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 355-358

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## LES SENSATIONS DE L'AÉRONAUTE

La première impression qui domine est une sensation de bien-être tout nouveau, à laquelle s'ajoute la vaniteuse petite joie de se voir au-dessus du reste des autres hommes, et le plaisir d'admirer un spectacle immense et inattendu. Quant au mouvement, « il est absolument insensible ». — L'aéronaute doit avoir soin de bien équilibrer son navire aérien avant de lever l'ancre; il doit s'élever avec une grande lenteur, ce mode d'ascension étant préférable à celui d'une flèche, tant pour le charme de la contemplation que pour les indications des instruments, qui doivent se mettre lentement à la température ambiante. — J'ai dit que le mouvement est complètement insensible et, en effet, nous ne le sentons en aucune façon. Et cela se conçoit : nous avons toujours les pieds appuyés sur le fond de la

nacelle, notre centre de gravité est dans la nacelle, physiologiquement, nous ne sommes pas suspendus. De plus, aucune sensation de vent. Nous nous croyons « immobile ». « La terre descend au-dessous de nous ; le groupe de nos amis diminue ; leurs adieux n'arrivent plus que faiblement ; ils sont bientôt couverts par la voix colossale de Paris qui domine tout d'un brouhaha gigantesque. La populeuse cité développe sous nos yeux ses mille toits, ses coupes, ses tours, ses édifices, ses jardins, ses boulevards, sa ceinture extérieure, ses campagnes environnantes ; c'est un spectacle féérique devant lequel s'éclipsent tous les contes des « Mille et une Nuits ».

Les œuvres humaines s'effacent vite dans une telle contemplation. Les palais élevés, les basiliques séculaires, les hautes coupes, les clochers de pierres qui perçaient le ciel de leurs délicates broderies, se sont abaissés au niveau du sol. Notre Dame dont le portail nous saisissait d'admiration ; l'Arc de Triomphe, colosse de pierre qui veille au couchant de la grande ville ; le Louvre assis au bord du fleuve, les dernières tours que le temps a laissées debout ; toutes les splendeurs de l'architecture s'humilient devant le ciel. La première ville de l'Europe, la capitale de la terre, Paris, s'est réduite, pour nous, aux dimensions des plans en relief que l'on voit au musée des Invalides. Mais, bientôt, l'ascension a aplani les statues au niveau du sol et nous a montré que, en effet, la gloire n'est que l'égalité du néant. — Comme tout change, vu *d'enhaut* !

Ainsi, la première impression c'est, en quelque sorte, « la sensation de l'immobilité », par opposition à l'idée qu'on se fait d'avance de sentir un grand mouvement à travers l'air. La seconde, c'est le ravissement

du spectacle inattendu et sans précédent que l'on a tout à coup déployé devant soi. Mais une troisième impression ne tarde pas à succéder aux deux premières : c'est un doute sur la solidité absolue du navire aérien. La nacelle est suspendue par des cordes au filet qui enveloppe entièrement l'aérostat, et les huit cordes qui la soutiennent sont tissées dans l'osier même passant sous nos pieds et revenant par l'autre côté. La soupape se trouve au sommet du ballon. La corde qui permet de l'ouvrir tombe par l'intérieur du ballon, jusqu'à portée de la main de l'aéronaute ; l'aérostat n'est pas fermé en bas, de sorte que nous en voyons l'intérieur et que nous nous sentons littéralement suspendus à une bulle de gaz. Le ballon avec sa nacelle, à la hauteur d'une maison de cinq étages. L'abîme immense ouvert sous nos pieds fait faire quelques réflexions auxquelles il est difficile de se soustraire : Si le gaz s'échappait du ballon ?... Si le ballon sortait du filet ?... Si une corde cassait ?... Si la nacelle se défonçait ?... Si on ne pouvait plus redescendre ?... Si on était saisi par une trombe ?... Réflexions variées qui se résument, en définitive, dans ce même résultat : « Si nous tombions ?... » Mais on reconnaît vite l'invraisemblance de toutes ces craintes du premier moment. Physiquement parlant, l'aérostat est aussi solide dans l'air que la pierre sur le sol. Et puis, si l'on devait tout craindre, on ne sortirait jamais de chez soi...

Ce qu'on éprouve dans l'ascension est indéfinissable. Au bonheur de se trouver dans l'espace et de planer au-dessus des misères humaines, se joint la sensation d'un « calme étrange », absolu, que l'on n'a point sur la terre ; car l'on ne ressent pas le plus léger mouvement ; on cause, on écrit exactement comme si l'on

était assis près d'une table de salon. Je n'ai jamais éprouvé aucun vertige. On dit, généralement que l'on n'a pas de vertige en ballon.

Le bonheur du voyage aérien ressemble à celui qu'on éprouve en rêve, lorsqu'on se sent emporté dans les airs. Cette coïncidence m'a toujours frappé. Seulement, « on ne sent pas assez » qu'on vole ; on voudrait aller plus vite, du moins sentir que l'on va plus vite.

C. FLAMMARION